

+ Paris, le 28 mai 1917.



Chère Marquise,

J'ai profité des vacances de la Pentecôte pour venir embrasser ma femme et mes enfants et me reposer un peu, ou plutôt me recueillir, dans l'intimité de ma famille. Mes fils poursuivent leurs études à Paris; je puis même dire qu'ils les commencent, car ils n'ont que dix et six ans, et je tiens à ce qu'ils les commencent bien et prennent de bonne heure l'habitude du travail. J'ai eu le malheur de perdre l'aîné qui aurait maintenant dix sept ans et serait à la veille de s'engager. C'est donc de Paris que je puis vous écrire quelques lignes. Au Hiver le temps me fait terriblement défaut.

J'ai pu me faire, Chère Marquise, de garder cette lettre par  
 moi et d'écrire l'hommage de ma respectueuse admiration

Beynon

Il me semble que le mois de  
mai est le meilleur que nous ayons  
vu en cette année. Les pirateries <sup>sur</sup>  
marines sont plus énergiquement  
combattues en du moins avec plus  
de succès. C'est le point à mes  
yeux le plus important pour le mo-  
ment, car la guerre sur-marine  
est actuellement la meilleure carte  
dans le jeu de l'Allemagne. Celle  
sur laquelle elle fonde le plus  
d'espoir d'une solution rapide de  
la guerre. Si cet espoir s'évanouit,  
la déception sera grande chez nos  
ennemis et grand aussi. - C'est  
fatal, - leur découragement.

Le gouvernement provisoire <sup>alle-</sup>  
fait les plus louables efforts pour  
arriver à dominer la situation.  
Mais ce n'est pas une petite affaire  
que de remonter un courant après  
chèque, après lui avoir laissé prendre  
une pareille extension. Si le <sup>Kerenski</sup>  
accomplit le tour de force de rétablir  
la discipline dans l'armée, il sera

un naïf homme - Attendez <sup>176</sup>  
événements. La paix séparée à la  
quelle les Allemands se flattaient  
d'amener les révolutionnaires russes  
semble conjurer pour l'instant.  
C'est déjà beaucoup. Pourrait-on  
espérer mieux, je ne le pense pas.  
M. Albert Thomas de Vandervelde  
paraissait avoir fait là, bon de  
très-bonne besogne.

La paix générale n'est pas  
encore visible à l'horizon. Ni  
armistices ni indomptés, devant  
les socialistes internationaux attire  
l'espoir de rallier les deux camps  
belligérants à cette formule vrai-  
ment trop simpliste. Nous autres  
Belges, nous ne pourrions pas admet-  
tre que l'Allemagne puisse s'écarter  
notre pays comme elle l'a fait, lui  
imposer des contributions ruineuses,  
l'accabler d'amendes, dévaster  
nos usines, déporter nos populations,  
et s'en tirer les mains pleines,  
sans restituer ce qu'elle a pris, sans  
réparer le mal qu'elle a fait, sans  
payer toutes les souffrances qu'elle nous

à imposer. Il ne faut pas perdre  
de vue que nous occupons parmi les  
belligérants une place à part. Aucun  
arrêté péni ne nous a entraînés dans  
la lutte. Nous avons pris les armes pour  
restés fidèles à notre parole. Nous avons  
plus de droits que personne à des représen-  
tations. La formule ni annexions ni  
indemnités, n'est donc qu'un palliatif  
d'essai. — On dit que le Président  
Wilson va nous faire connaître à son  
tour ses buts de guerre. — Encore une  
formule qui ne sera probablement  
pas la formule définitive.

Les Allemands protestent  
qu'ils n'envieront pas chez nous les  
Coffres-forts et n'en emporteront pas  
le contenu. Il faut se borner à en  
requiescer cette promesse.

Je serai charmé comme vous  
de revoir T. Cuvant. Mais vous  
jouerez beaucoup plus que moi que de  
la prison. — J'ai été témoin des  
succès militaires italiens. Ils éclairent  
leur mentalité guerrière. Je voudrais  
qu'ils aient aussi bien que nous, que tout le  
monde de notre côté se pénétrât de  
cette pensée impérieuse : Il faut l'enfer,  
et maintenant plus que jamais.